

« Vouloir garder un peu de la poussière d'or... »

Palimpsestes

Revue du Centre de recherche
en traduction et communication transculturelle
anglais-français / français-anglais
Presses de la Sorbonne nouvelle, Hors série, 2006

Ces mots de Paul Bensimon¹ servent de titre à l'hommage mérité rendu par *Palimpsestes* à son fondateur, dont ils reflètent bien la rare exigence intellectuelle, alliée à une modestie et à une intégrité tout aussi rares. Ce beau numéro hors série agit de prime abord comme une machine à remonter le temps. Au fil des pages et des contributions, on revisite toutes ces problématiques cernées avec soin, et qui, année après année, nous ont attirés si nombreux, traducteurs, chercheurs, enseignants, sur les bancs du grand amphithéâtre de la rue de l'École de médecine : traduction et adaptation, l'étranger dans la langue, l'ordre des mots, traduire la poésie, la culture, l'intertextualité... Cette livraison exceptionnelle dépasse pourtant largement, comme le souligne Christine Raguet, le simple bilan de vingt années de questionnements sur les enjeux et les pratiques de la traduction. Les textes ici rassemblés sont des textes d'ouverture (ce qu'exprime bien l'illustration de couverture due à Anne Mounic), des perspectives et des éclairages nouveaux sur les problématiques en question, quand ils ne s'aventurent pas sur des territoires moins explorés ou sur les sentiers de la création pure.

1. La citation complète, reproduite par Christine Raguet dans son avant-propos, étant : « Vouloir garder un peu de la poussière d'or qui enlumine le poème original, nier que la puissance démiurgique du Verbe poétique soit *toute* captive de sa langue d'origine, c'est en somme aspirer à métamorphoser l'obstacle en transparence... »

Preuve en est cet éloge de la traduction comme acte de lecture fait par Michel Morel, qui rappelle que « traduire c'est d'abord lire, et bien lire », afin de « saisir l'exact équilibre entre spécificité individuelle et appartenance collective qui caractérise le texte source ». (À quand un colloque « En lisant, en traduisant » ?) Jean-René Ladmiral, lui, se place en aval de cet acte de lecture quand il inverse les termes et parle de la traduction comme d'une « lecture en acte du texte original ». Ce qu'on traduit, souligne-t-il en s'appuyant sur l'esthétique de la réception, « ce sont les effets qu'induit le texte, c'est-à-dire ce que je reçois de lui ». Manière pour lui de réinscrire la subjectivité au cœur de la traduction et, en bon cibliste, de nous dissuader « d'en rester à la naïveté du littéralisme sourcier ». Annie Brisset va un peu dans le même sens lorsqu'elle conclut, à propos de la traduction par Gérard de Cortanze d'*Altazor* de Vicente Huidobro, poète chilien avant-gardiste du début du XX^e siècle, que « traduire, c'est transformer ».

De fil en aiguille, nous voilà donc passés du traducteur lecteur au traducteur auteur d'« un texte à part entière » qui, nous dit Michaël Oustinoff, doit être étudié par les traductologues en tant que tel. D'où les limites, que Michel Ballard démontre une fois pour toutes, de la notion de procédé de traduction, inadéquate, sauf ponctuellement, pour rendre compte de cette « phase de réécriture ». Il s'agit d'une activité de recréation, et pas seulement quand le traducteur se trouve, comme Christine Pagnoulle, face à un poème aussi foisonnant et transgressif que *The New Babel* de Leonard Schwartz. Ou lorsqu'il part à la recherche d'un titre capable, en plus de ses fonctions de désignation et de séduction, de traduire la « charge culturelle » contenue dans le titre original – quête ardue, à en juger par les exemples révélateurs que nous soumet Marie-Françoise Cachin. Ou encore lorsqu'il doit recréer, comme les traducteurs anglophones de la série *Astérix*, certains noms propres « fondés sur des jeux de mots ou calembours et des homophonies ou ambiguïtés de sens », bien sûr sans équivalent dans la langue d'arrivée : Catherine Delesse nous montre, à l'aide de citations d'une drôlerie jubilatoire, qu'il faut alors recourir plus ou moins aux mêmes procédés de « création » que les auteurs.

Si l'on hésitait encore à considérer le traducteur comme un créateur, il suffit pour s'en convaincre de s'attarder sur l'interlude littéraire de ce recueil. *Poèmes* d'Anne Mounic ou de Jean Sévry, traduction par Christine Raguét d'un calligramme d'Olive Senior ou texte en prose de Jean-Pierre Richard sur la résurrection du cœlacanthe, ce vivant fossile : en l'honneur de Paul Bensimon, tous mettent en lumière l'énergie, la souplesse, la

musicalité, bref, les ressources infinies de cette langue française trop souvent présentée (par paresse ?) comme rigide et cérébrale. Après cet interlude se pose toutefois la question du degré de créativité que peut s'autoriser le traducteur dans sa pratique quotidienne, question à laquelle Lance Hewson répond en citant le contrat bermanien qui lie chaque traduction au texte source : tout « dépassement de la texture de l'original », toute « sur-traduction déterminée par la poétique personnelle du traduisant » sont à proscrire. On est loin de Thomas de Quincey, dont l'essai *The Last Days of Immanuel Kant*, nous apprend le regretté Sylvère Monod, n'est autre qu'une traduction infiniment « améliorée, enrichie et poétisée » d'un ouvrage en allemand de E. A. Ch. Wasianski sur le célèbre philosophe.

S'agissant de l'équilibre à tenir pour le traducteur entre un littéralisme naïf et un excès de créativité, la traduction de la poésie nous offre de précieuses leçons – d'où la place essentielle qui lui est faite dans ce recueil. Il faudrait pouvoir tout citer de ces contributions passionnantes, à commencer par l'étude de « The Ballad of Reading Gaol » d'Oscar Wilde, traduite par Paul Bensimon. Aidée de logiciels d'analyse textuelle, Béatrice Vautherin conclut que si cette traduction a suscité en elle une émotion similaire à celle ressentie à la lecture de l'original, c'est grâce à l'adéquation parfaite, chez le traducteur, « entre la pratique et la réflexion sur cette pratique ». En l'occurrence, il a privilégié la forme poétique de la ballade, mais a dû s'affranchir de la contrainte de la rime pour ne pas renoncer à l'exactitude. Robert Ellrodt insiste lui aussi sur ce compromis « que tout traducteur d'un poème est conduit à accepter entre l'exactitude et la recherche d'un effet esthétique ». Il évoque également l'empathie nécessaire à toute fidélité véritable, seule capable de restituer la musique dans les mots, le rythme poétique qui « nous arrache à l'amorphe durée, à l'imprévisible progression du temps vécu ». C'est à ce prix que, comme l'a toujours défendu Paul Bensimon, la poésie est traduisible. Au fond Jacky Martin ne dit pas autre chose, malgré son sous-titre provocateur : « Pourquoi et comment ne pas traduire la poésie ». À propos du poème « O Breath » d'Elizabeth Bishop, si lui-même s'en tient à la « phase herméneutique » préalable à l'acte de traduire proprement dit, il reconnaît en nous donnant à lire la traduction de Claire Malroux, qualifiée d'« admirable », que l'on peut recréer dans la langue d'arrivée la part d'étrangeté singulière du poème.

De même que l'on ne peut rendre hommage à Paul Bensimon sans évoquer la traduction de la poésie, il serait tout aussi sacrilège d'oublier la traductologie, qu'il a contribué à créer (en fondant le groupe de recherche

devenu l'actuel TRACT). La conception qu'il s'en fait, loin de la réduire à un souci de rectitude linguistique, ou à une distribution de bons et de mauvais points, ne peut que réconcilier le traducteur, contraint de travailler plus ou moins dans l'urgence sur une œuvre entière, avec le chercheur scrutant de petites unités. Dans cet esprit, Jany Berretti convaincra, par la minutie et l'humilité de son approche, ceux qui douteraient encore de l'intérêt d'une observation approfondie des textes (comme celle à laquelle se livre un peu plus loin Joan Bertrand sur les *phrasal verbs*). Seul cet effet de loupe révèle la complexité souterraine des œuvres et « place en regard, d'une langue à l'autre, comme les premiers linéaments d'armatures diverses, le tissu ténu de conjonctions de formes, donc d'effets, pour la plupart infimes, dont pourtant les textes sont faits ». Ce même travail sur *Carpenter's Gothic* de William Gaddis et sur la traduction de Marc Cholodenko permet à Isabelle Génin d'appeler à dépasser l'opposition entre « traduction interprétative » et « traduction littérale » pour « explorer les possibilités d'une "traduction textuelle", ni décodage intempestif, ni brouillage parasite, explorant et mimant, pas à pas, le fonctionnement du texte dans ses détails et sa globalité ». Sans doute est-ce seulement ainsi, par des « lectures et relectures réitérées, de bout en bout, des deux textes frères », comme nous y invite Rose-Marie Vassallo, que le traducteur restitue le fil du texte, « fil de la pensée en mouvement et de sa musicalité vive », au lieu de « changer l'or en paille ». Ou de laisser filer toute la poussière d'or...

France Camus